

U.G.

L'état naturel

BIOGRAPHIE

Traduit de l'anglais
par

JEAN COVRIN

VOIR

Certains lecteurs, ceux notamment qui ont découvert depuis peu les sagesses traditionnelles et qui attendent surtout de leurs lectures l'encouragement et le réconfort, pourraient être heurtés par le caractère abrupt de l'"enseignement" de U.G.. Nous les invitons à lire d'abord les "Approches de U.G." publiées dans le numéro 12 de la revue "Voir"; ils y trouveront un premier aperçu de l'homme et de son témoignage.

Sous un titre de notre choix, L'état naturel. Biographie., nous présentons ici les propos de U.G. tenus en Inde et en Suisse de 1973 à 1976. Cette série d'entretiens est tirée du recueil The Mystique of Enlightenment. The unrational ideas of a Man called U.G., éditions Rodney Arms. Les notices explicatives sont celles qui figurent dans l'édition en langue anglaise.

Prologue

U.G.:

Certaines personnes se plaisent à dire que je suis un homme "illuminé". Je déteste cette expression. Il semble qu'elles n'arrivent pas à trouver un autre mot pour désigner la manière dont je fonctionne. Par ailleurs, je ne manque pas de faire remarquer qu'il n'y a pas d'illumination, qu'il n'existe rien de tel. Je le dis avec insistance parce que, toute ma vie durant, j'ai cherché avidement à devenir un illuminé, et j'ai découvert qu'il n'existe pas d'illumination, ni rien qui y ressemble. Dès lors la question ne se pose pas de savoir si telle ou telle personne est illuminée ou non. Je ne débourserais pas un franc pour un "Bouddha-du-Vie-siècle-avant-J.-C.-". Quant aux prétendants qui circulent autour de nous, oublions-les, par pitié! Ils forment une belle bande d'exploiteurs, qui bâtissent leur prospérité sur la niaiserie des gens. Il n'y a pas de pouvoir en dehors de l'homme. C'est à partir de sa peur que l'homme a créé Dieu. Donc la peur constitue le vrai problème, pas Dieu.

U.G.:

J'ai découvert par moi-même et pour moi-même qu'il n'y a pas de soi à réaliser: voilà la réalisation dont je parle. Elle vous frappe comme la foudre. Le coup est écrasant. Vous avez mis tous vos oeufs dans le même panier, la "réalisation de soi". Pour atteindre quel résultat? Pour découvrir finalement qu'il n'y a pas de soi à réaliser. Dès lors vous vous dites: "Bon sang! Mais à quoi ai-je donc passé toute ma vie?!" Vous en restez anéanti.

U.G.:

Voyez-vous, il m'est arrivé tant de choses! J'ai traversé tout cela. La douleur physique était insupportable. C'est pourquoi je dis que vous ne désirez pas cela réellement. Ah! si je pouvais vous en donner un aperçu, vous faire toucher cela du doigt! Vous ne voudriez plus en entendre parler. Ce que vous poursuivez n'existe pas: c'est un mythe. Vous n'auriez même plus envie d'être mêlé à cette affaire, ni de loin ni de près.

U.G.:

Je ne me propose pas de "libérer" qui que ce soit. Vous devez vous libérer vous-même - et c'est impossible. Tout ce que je peux dire n'y fera rien. La seule chose qui m'intéresse est de décrire cet état et de clarifier toute cette question, car, à grand renfort de chipotages et de mystifications, elle a été travestie par les personnes qui se livrent au "commerce spirituel". J'ai peut-être une chance de vous convaincre de ne pas gaspiller un temps et une énergie considérables à la recherche d'un état qui n'existe pas, sauf dans votre imagination.

U.G.:

Entendez-moi bien: c'est votre état que je décris, votre état naturel, pas mon état, ni l'état d'un "homme divinisé" quelconque, ni d'un mutant ou quelque chose du même genre. Il s'agit de votre état naturel, et ce qui l'empêche de s'exprimer à sa façon, c'est votre recherche, votre fuite en avant - ce sont vos tentatives pour être autre chose que ce que vous êtes.

U.G.:

Ceci, vous ne le comprendrez jamais; vous ne pouvez l'expérimenter qu'en termes d'expérience passée. Ceci échappe au domaine de l'expérience. Cet état naturel est acausal: cela arrive, tout simplement. Aucune explication n'est possible, et aucune n'est nécessaire. La seule chose qui soit réelle pour vous est votre façon de fonctionner; il est futile de vouloir établir un rapport entre ma description et votre fonctionnement. Lorsque vous renoncez à ce travail de comparaison, ce qui reste est votre état naturel. Alors vous n'aurez plus à écouter personne.

biographie

Comment appelez-vous cela? Il me déplaît d'utiliser les mots "illumination", "libération" ou "moksha". Ces termes pesants ont une connotation singulière. Je soutiens pour ma part que cela ne peut être suscité par aucun effort personnel, quel qu'il soit; cela se produit, tout simplement. Quant à savoir pourquoi cela arrive à un individu et pas à un autre, je l'ignore.

QUESTION: Donc, cela vous est arrivé à vous?

U.G.: Cela m'est arrivé.

Q.: Quand, monsieur?

U.G.: Au cours de ma quarante-neuvième année. Mais j'insiste: tout ce que vous pouvez entreprendre en direction du but visé - la recherche de la vérité ou réalité - tout vous écarte de votre véritable état naturel, celui dans lequel vous êtes toujours. Il ne s'agit pas d'une chose qui se laisse "conquérir", "accomplir" ou "atteindre" comme fruit d'un effort. C'est pourquoi j'utilise le qualificatif "acausal". Cela n'a pas de cause... Mais d'une manière ou d'une autre la recherche prend fin.

Q.: Pensez-vous vraiment, monsieur, que ce n'est pas le résultat de la recherche. Je le demande car j'ai entendu dire que vous avez étudié la philosophie et que vous avez été en relation suivie avec des hommes religieux.

U.G.: Non seulement la recherche vous écarte de vous-même, mais elle vous conduit dans la direction opposée. Il n'y a absolument aucun rapport.

Q.: Cela s'est donc produit en dépit de la recherche, et non à cause d'elle?

U.G.: En dépit de la recherche, vous dites bien. Tout ce que vous faites s'oppose irrémédiablement à l'expression de ce qui est déjà présent. C'est la raison pour laquelle je parle de votre "état naturel". Vous êtes toujours dans cet état. Ce qui empêche cela, qui est présent, de s'exprimer, c'est la recherche elle-même. La prospection s'effectue toujours dans la mauvaise direction, ainsi tout ce que vous considérez comme très profond, tout ce que vous tenez pour sacré, est une contamination de cette conscience. (Rires.) Vous pouvez ne pas aimer le mot "contamination", mais tout ce que vous appelez sacré, saint et profond est une contamination.

Par conséquent vous ne pouvez rien faire. Cela ne repose pas entre vos mains. Je n'aime pas utiliser le mot "grâce", car on ne peut l'employer sans avoir à se demander: "la grâce de qui?". Vous n'êtes pas un individu spécialement choisi; vous méritez cela, j'ignore pourquoi.

Si je le pouvais, j'aimerais en faire bénéficier une autre personne. Mais il s'agit de quelque chose que je ne puis pas donner, parce que vous l'avez.

Q.: Mais je ne le sens pas, et vous bien.

U.G.: Non, il ne s'agit pas de le sentir, pas plus qu'il n'est question de le connaître: vous ne connaîtrez jamais. Vous ne disposez absolument d'aucun moyen qui vous permettrait de

connaître cela par vous-même. Cela commence à s'exprimer de soi-même... Je ne sais pas comment dire... La pensée que je suis différent de quelqu'un n'émerge jamais dans ma conscience.

Q.: En est-il ainsi depuis le début, depuis que vous êtes conscient de vous-même?

U.G.: Non, je ne puis l'affirmer. Cela se produisit après une recherche. Comme toute autre personne élevée dans une atmosphère religieuse, je cherchais, j'étais en quête de quelque chose. Dès lors, il n'est pas simple de répondre à votre question, car j'aurais à évoquer tout ce qui a précédé...

Q.: Nous aimerions l'entendre.

U.G.: Non, j'aurais à vous raconter ma vie; cela prendrait trop de temps. L'histoire de ma vie se déroule jusqu'à un point donné, et elle s'arrête là - après quoi il n'y a plus de biographie.

Les deux biographes qui projettent d'écrire l'histoire de ma vie ont deux approches différentes. L'un prétend que c'est ce que j'ai fait - les "sadhanas" (exercices spirituels), l'éducation et tout l'arrière-plan culturel - qui m'a mené à ce que je suis. J'affirme que cela s'est produit en dépit de ces expériences. (Rires.) Ma conclusion "en dépit de..." intéresse fort peu l'autre biographe, parce qu'elle le prive d'une grande partie des matériaux qui lui permettraient d'écrire un gros volume. (Rires.) Voilà ce qui les préoccupe surtout. Les éditeurs de même. Tout cela est très naturel parce que vous fonctionnez toujours à un niveau où la relation de cause à effet prédomine. C'est pourquoi vous vous intéressez à la recherche de la cause, et à la manière dont ce genre de chose se produit. Ainsi, nous voici revenus à la case de départ; c'est toujours le "comment?" qui nous préoccupe.

Toute mon expérience passée est sans valeur: elle ne peut servir d'exemple à personne parce que votre acquis personnel est unique. Chaque fait de votre vie représente à

sa manière quelque chose d'unique. Vos conditions d'existence, votre environnement, votre bagage personnel - tout cela diffère. Chaque événement de votre vie est différent.

Q.: Je ne suis pas à la recherche d'un modèle à partager avec le monde entier...

U.G.: Je ne me suis pas inspiré, et je suis bien le dernier des hommes à prétendre inspirer qui que ce soit. Pour satisfaire votre curiosité, je vais devoir raconter l'autre aspect de ma vie, le côté médiocre.

(Il naquit le 9 juillet 1918, au sud de l'Inde, dans une famille brahmane. Le nom de famille étant Uppaluri, on l'appela Uppaluri Gopala Krishnamurti. Sa mère mourut peu de temps après sa naissance, et il fut élevé par ses grands-parents maternels, dans la petite ville de Gudivada, près de Masulipatam.)

Je grandis dans une ambiance très religieuse. Mon grand-père était un homme fort cultivé. Il connut Blavatsky (la fondatrice de la Société Théosophique) et Olcott, puis la deuxième et la troisième génération des Théosophes. Aussi toutes ces personnes fréquentaient sa maison. C'était un avocat renommé, très riche, très brillant, et curieusement très orthodoxe. Cet homme avait une personnalité hybride: d'une part orthodoxe de tradition, et d'autre part tout le contraire: une sympathie pour les Théosophes et tout ce qui s'y rattachait. Entre ces deux courants, il ne réussit jamais à trouver l'équilibre. Mon problème personnel commence là.

(On avait souvent rapporté à U.G. que sa mère avait dit, peu avant de mourir, qu'il était appelé à une "destinée d'une élévation exceptionnelle". Son grand-père prit cette prédiction au sérieux, et renonça à sa charge d'avocat pour se consacrer entièrement à l'éducation de U.G. Ses grands-parents et leurs amis étaient convaincus qu'il était un "yoga bhrashta" - un homme qui dans sa vie précédente s'était trouvé à deux doigts de l'illumination.)

Il avait des érudits à son service et, pour l'une ou l'autre raison (Je n'ai pas envie de développer toute cette

histoire!) il se consacra à créer autour de moi un climat de religiosité profonde et à me conduire sur le droit chemin, inspiré par les Théosophes et toute leur bande. Ainsi, chaque matin de quatre à six heures, je voyais apparaître ces types et j'écoutais la lecture des "Upanishads, Panchadasi, Nyshkarmya Siddhi", les commentaires, les commentaires des commentaires, toute la collection. Bref, jeune garçon de cinq, six ou sept ans (je ne me souviens pas de l'âge exact que je pouvais avoir alors), je devais subir toutes ces foutaises. A tel point qu'à l'approche de ma septième année, j'étais à même de répéter le tout, ou presque. Tant de "saints" avaient fréquenté ma maison...- des membres de la Mission Ramakrishna et beaucoup d'autres, tous ceux que vous pouvez nommer. Ils nous ont tous rendu visite, dans cette maison ouverte à tous les saints hommes. Ainsi il y a une chose que j'ai comprise dès mon jeune âge: ce sont tous des hypocrites. Ils proclament l'une ou l'autre chose, ils croient en l'une ou l'autre doctrine, mais leurs vies sont insignifiantes, nulles. Ce fut le point de départ de ma recherche.

Mon grand-père avait coutume de méditer. (Il est mort et je ne veux rien dire de mal à son sujet.) Il méditait habituellement dans une chambre isolée. Un jour, un bébé (d'un et demi ou de deux ans) se mit à crier pour l'une ou l'autre raison. Cet homme descendit et se mit à frapper l'enfant, qui en devint presque bleu. Or ce type-là passait deux heures par jour en méditation. "Rendez-vous compte de ce qu'il a fait!" Pour moi il en résulta (j'évite tant que possible le vocabulaire psychologique, mais cette fois je n'y échapperai pas) une expérience traumatisante. "Il doit se passer quelque chose de fou dans ces histoires de méditation! Leurs vies sont superficielles, vides. Ils parlent merveilleusement, ils disent les choses le plus joliment du monde, mais leurs vies, qu'en est-il? Ils vivent dans une peur névrotique du fait qu'ils communiquent quelque chose et que ce quelque chose n'opère pas dans leur propre existence. Mais qu'est-ce qui cloche chez eux?" Ce qui ne signifie pas que je m'opposais à eux ouvertement.

Tout poursuivait donc son bonhomme de chemin et j'en

arrivai à me poser des questions du genre: "Finalement, qu'y a-t-il de sérieux dans ce qu'ils enseignent - le Bouddha, Jésus, les grands maîtres? Tout le monde parle de "moksha", de libération, de liberté. De quoi s'agit-il? J'entends le découvrir par moi-même. Ce sont des gens sans intérêt! Pourtant il doit bien y avoir dans ce monde quelqu'un qui non seulement parle de ces choses mais qui les vit réellement. S'il y en a un, je veux le trouver et le reconnaître par mes propres moyens."

Puis, il s'est passé tant de choses! On parlait beaucoup à l'époque d'un nommé Sivananda Saraswati - c'était une sorte d'évangéliste de l'hindouisme. Entre ma quatorzième et ma vingt et unième année (Je néglige maintenant une série d'événements sans importance.), je suis allé le voir souvent. Je le rencontrais personnellement, et j'ai tout fait - toutes ces pratiques d'austérité. En dépit de mon jeune âge, j'étais déterminé à découvrir s'il existe vraiment une sorte de "libération". Et cette "moksha", je la voulais pour moi-même. Je voulais me prouver à moi-même et aux autres que, pour des hommes engagés dans cette voie, l'hypocrisie est inconcevable - ainsi je me suis mis au yoga, à la méditation et à toutes les lectures possibles. Je suis passé par toutes les expériences dont il est question dans la littérature - "samadhi", super-"samadhi", "nirvikalpa samadhi", tout le lot. Alors je me suis dit: "La pensée est à même de susciter n'importe laquelle de ces expériences - félicité, béatitude, extase, effacement dans le rien - toutes ces expériences, sans exception. Or la véritable clé n'est pas là, puisque je suis toujours la même personne, m'appliquant mécaniquement à ces pratiques. Les méditations ne m'intéressent pas. Cela ne mène nulle part."

Alors, voyez-vous, pour le jeune homme que j'étais, le sexe devint un problème envahissant: "Voilà quelque chose de naturel, une réalité biologique, une impulsion du corps humain. Pourquoi tous ces gens veulent-ils nier cette sexualité et supprimer quelque chose de très naturel, une partie intégrante du tout, s'accrochant à l'espoir d'y substituer autre chose? Ceci est plus réel, plus important pour moi que "moksha", la libération et tout le reste. Ceci est une réali-

té incontournable: je rêve de dieux et de déesses et j'ai... des rêves mouillés! Oui, c'est cela qui m'arrive. Pourquoi me sentirais-je coupable? C'est un fait absolument naturel qui survient et qui échappe à mon contrôle. La méditation ne m'a pas aidé, l'étude ne m'a pas aidé, mes disciplines ne m'ont pas aidé. Je n'ai jamais mangé de sel, et je me suis privé d'épices et de choses semblables. Et voilà qu'un jour je surprends mon homme - ce Sivananda - à manger des "mango pickles" en cachette. "Voyez-moi cet homme homme qui a volontairement renoncé à tout dans l'espoir d'obtenir autre chose! Mais ce type est incapable de se maîtriser! C'est un hypocrite." Non, je ne veux pas le critiquer, mais je me suis dit: "Ce genre de vie n'est pas pour moi".

Q.: Vous dites que entre vos quatorze et vos vingt et un ans vous avez été attiré fortement par le sexe. Vous êtes-vous marié à cette époque?

U.G.: Non, je n'étais pas pressé. Je voulais, à titre d'expérience, me laisser traverser par la pulsion sexuelle. "Si tu te laisses aller, qu'arrive-t-il?" Je tenais à comprendre toute la question: "J'aime m'adonner à cet auto-érotisme, pourquoi? J'ignore complètement le sexe, d'où me vient alors toute cette imagerie sexuelle?" C'était cela ma recherche et ma méditation - et pas d'être assis en lotus ou de me tenir debout sur la tête. (...) Ensuite les circonstances ont changé et je me suis dit: "Puisqu'il s'agit de satisfaire la pulsion sexuelle, pourquoi ne pas se marier? La société n'a pas d'autre raison d'exister. Pourquoi iriez-vous faire l'amour avec l'une ou l'autre femme? Dans le mariage vous pouvez vivre une expression naturelle de la sexualité".

Aux environs de ma vingt et unième année, j'en étais arrivé à penser résolument que tous les instructeurs - Bouddha, Jésus, Sri Ramakrishna... - s'étaient abusés eux-mêmes

et tout le monde. Ils étaient à côté de la question, obligatoirement. "Quel est l'état dont ces gens parlent et qu'ils décrivent? Leur description ne semble pas s'appliquer à moi, à la manière dont je fonctionne. Chacun proclame: "Ne soyez pas colérique!", et je suis en colère sans arrêt. Au fond de moi je suis habité par toutes sortes de pulsions violentes. Ces gens assurent que je devrais me conformer à un modèle, que je tiens pour faux; et puisqu'il est faux, il va forcément me falsifier. Je refuse de vivre ma vie en personne fausse. Je suis avide, et c'est la non-avidité qu'ils préconisent. Leur raisonnement est boiteux. Cette avidité correspond à quelque chose de réel, de naturel en moi; leurs discours, par contre, ne sont pas naturels du tout. Il y a donc une erreur quelque part. Mais je ne suis pas disposé à me changer, à me falsifier moi-même au nom du désintéressement; mon avidité est très réelle." Je vivais entouré de personnes qui développaient ces thèmes inlassablement: c'étaient tous des imposteurs, je vous le garantis. D'une manière ou d'une autre s'insinuait en moi une espèce de "nausée existentialiste" (ce vocabulaire m'était inconnu à l'époque, mais il m'arrive de l'utiliser aujourd'hui), un écoeuement en présence de tout ce qui est saint et sacré, et j'en arrivai à recracher le tout. "Plus de "slokas", plus de religion, plus d'exercices: il n'y a rien dans tout cela! Par contre ce qui est ici est quelque chose de naturel. Je suis une brute, je suis un monstre, je suis rempli de violence. Voilà la réalité! (...) Alors je me suis dit: "J'en ai fini avec toute cette histoire"; mais ce n'est pas aussi simple, hélas!

Puis je rencontrai quelqu'un à qui je pus confier tous mes sentiments. Pratiquement, il vit en moi un athée (une sorte d'athée non-pratiquant!), sceptique à tous égards, hérétique au dernier degré. Il me dit: "Il y a un homme ici, à Tiruvannamalai, près de Madras, un nommé Ramana Maharshi. Allons viens! partons voir cet homme! Il est l'incarnation vivante de la tradition hindoue".

Le projet de rencontrer un saint ne m'intéressait pas. Si vous en avez vu un seul, vous les connaissez tous.

Je n'ai jamais aimé "courir les boutiques", partir à la recherche de gens réputés, m'asseoir aux pieds des maîtres, apprendre quoi que ce soit. Ils prononcent tous le même sermon: "Faites toujours la même chose, inlassablement, et vous obtiendrez la réalisation". Le fait est que j'avais accumulé une quantité d'expériences, à tel point que la répétition des expériences demandait à se muer en permanence - mais rien n'est permanent. Bref, "Tous les saints hommes sont des charlatans: ils ne font que ressasser ce que disent les livres. Mais je sais lire et je ne veux plus entendre: "Faites toujours la même chose, appliquez-vous encore". Assez d'expériences! Quelle différence y a-t-il entre l'expérience religieuse et l'expérience sexuelle? Je n'en vois aucune! Expérimenter l'état de "Brahman", la "Vérité", la "Réalité", j'en ai ma dose! Tant mieux s'ils aident les autres, ils ne peuvent rien pour moi. A l'école, si vous voulez résoudre un problème mathématique, vous le répétez le temps qu'il faut, vous résolvez le problème, et vous découvrez que la réponse se trouve dans la question. Mais alors, que diable!, à quoi jouez-vous en vous obstinant à résoudre la question? Il vaut mieux trouver la réponse d'abord, au lieu de s'infliger toutes ces foutaises.

Finalement, à contre-cœur, je partis voir Ramana Maharshi. Cet ami m'entraîna de force. Il me répétait: "Vas-y une seule fois. Il se produira quelque chose en toi". Il me rebattait les oreilles et m'offrit un livre, "Recherches sur l'Inde secrète" de Paul Brunton, ce qui me permit de lire un chapitre se rapportant à notre homme. "D'accord! Cela m'est égal, allons-y!"

Le voilà donc, assis non loin de moi. Je me trouvais en sa présence depuis peu que déjà je pensais: "Quoi! Cet homme-là, comment peut-il m'aider? Ce type qui passe son temps à lire des bandes dessinées, à nettoyer des légumes, à jouer avec l'une ou l'autre chose - comment cet homme peut-il m'aider? C'est impossible". Quoi qu'il en soit, je restais là. Rien ne se produisit: je le regardais et il me regardait. "En sa présence, tu te sens silencieux, tes questions s'effacent, et son regard te transforme." Pour moi, ces nobles propos restaient une fable, un produit de l'imagi-

nation. J'étais là! Une série de questions me venaient à l'esprit, des questions stupides. "Bon! Les questions n'ont pas disparu. Je me trouve assis ici depuis deux heures, et les questions demeurent. Soit, je vais lui poser quelques questions" - parce qu'en ce temps-là je voulais vraiment obtenir "moksha", la libération. (...) "On rapporte que vous êtes un homme libéré..." Non! Je n'ai pas dit cela. "Pouvez-vous me donner ce que vous avez?" Je lui posai la question, mais cet homme ne me répondit pas, de sorte qu'après un moment je répétais ma question. "Ce que vous avez, quelle qu'en soit la nature, pouvez-vous me le donner?" Il répondit: "Je sais le donner mais êtes-vous capable de le prendre?" Bon sang! Cet homme me dit - et je me l'entends dire pour la première fois - qu'il détient une vérité et que moi, je suis incapable de la saisir! Personne auparavant ne m'avait dit: "Je sais vous donner". On m'avait répété: "Médite, tiens-toi sur la tête, tiens-toi sur les épaules, accroche-toi à un arbre, humilie-toi..." Puis je me suis dit: "S'il y a quelqu'un au monde qui est capable de saisir, c'est moi, parce que j'ai tellement médité, j'ai pratiqué "sadhana" durant sept années. Il peut penser que j'en suis incapable, mais je suis capable de saisir. Si moi je le peux pas, qui le pourrait?" Oui, telle était ma disposition d'esprit à l'époque. (Rires.) J'étais tellement sûr de moi.

Je n'avais pas l'intention de prolonger ma visite, ni de lire ses livres, mais je lui posai encore d'autres questions: "Se peut-il qu'on soit libre à certains moments et pas à d'autres?" Réponse: "Ou bien vous êtes libre, ou alors vous ne l'êtes pas du tout". A propos d'une question dont je ne me souviens plus, il eut encore ces paroles étranges: "Il n'y a pas d'étapes sur la route qui mène à cela". Mais j'ignorais tout dans ce domaine. Ces questions n'avaient pas d'importance pour moi et les réponses ne m'intéressaient pas le moins du monde.

Mais cette question: "Etes-vous capable de le prendre?"... "Ce qu'il est arrogant!" Tel était mon sentiment. Plus que jamais une question s'imposait à moi: "Quel est l'état dans lequel vivent tous ces gens - Bouddha, Jésus et

toute la bande? Ramana est dans cet état - du moins on le suppose. Mais ce type est un être humain comme moi! Où est la différence? Ce qu'il raconte, lui et les autres, est sans importance pour moi; tout le monde est capable de faire ce qu'il fait. Qu'a-t-il de spécial? Il ne peut pas profondément différer de moi. (...) Il faut que je découvre ce qu'est cet état. Personne ne peut me le donner, je ne peux compter que sur moi. Je vais m'embarquer sur cette mer inexplorée, sans boussole, sans bateau, pas même un radeau de bois pour me porter. Je m'en vais découvrir pour mon propre compte ce qu'est l'état dans lequel vit cet homme". Je le voulais avec détermination, sinon je n'aurais pas donné ma vie pour cela.

Q.: Je ne comprends pas ces paroles où il est question de donner et de prendre.

U.G.: Je n'ai pas compris son propos lorsqu'il disait: "Je sais le donner, mais êtes-vous capable de le prendre?", mais sa réponse m'a peut-être aidé à préciser ma question. Si quelqu'un me posait une question similaire aujourd'hui, je dirais qu'il n'y a rien à obtenir de personne. Qui suis-je pour pouvoir vous donner quoi que ce soit? Vous avez ce que j'ai. Nous sommes tous réunis au 25 de la rue Sannidhi et vous me demandez: "Où se trouve le 25 de la rue Sannidhi?" Je dis que vous y êtes. Cela ne signifie pas que j'ai conscience d'y être. Ce besoin de savoir où vous êtes vient de vous; c'est vous qui posez la question.

Alors commença ma vraie recherche. Chargé de ce lourd bagage religieux, je me lançai dans l'investigation. Pendant quelques années, j'étudiai la psychologie, la philosophie (orientale et occidentale), le mysticisme, et toutes les sciences modernes. En solitaire, j'explorais toutes les disciplines - le champ entier du savoir humain. La recherche était obstinée, et ma question: "Quel est cet état?" s'imposait avec une intensité accrue. Puis j'en vins à me dire:

Toute cette science ne me satisfait pas... Et pourquoi lire tous ces livres? La psychologie - hélas! - faisait partie du programme imposé pour le diplôme de maîtrise. Rien ne m'intéressait en psychologie, sauf la question qui m'avait toujours intrigué: "Qu'est-ce que l'esprit? Où le trouver?". Et je pensai: "Sur ce point, j'entends bien apprendre quelque chose. Ici, à l'intérieur de moi-même, je ne vois pas de mental, et pourtant tous ces livres en parlent. Voyons voir ce que les psychologues occidentaux racontent au sujet du mental". Un jour j'ai interrogé mon professeur: "Nous parlons tout le temps du mental! Savez-vous, d'expérience personnelle, ce qu'est l'esprit? Nous potassons une foule de livres - Freud, Jung, Adler... et tout le lot. Je connais tout cela, je suis capable de lire et de mémoriser l'ensemble des définitions et descriptions livresques. Mais, par vous-même, que savez-vous du mental? Réponse: "Cessez donc de poser des questions malséantes! (Rires.) Ce sont des questions très dangereuses. Pour réussir vos études, contentez-vous de copier mes cours, de les mémoriser et de les reproduire sur vos formulaires d'examen; ainsi vous obtiendrez votre diplôme". "Les diplômes ne m'intéressent pas, mais j'aimerais bien en apprendre davantage sur le mental."

(Son grand-père mourut, et U.G. quitta l'Université de Madras sans avoir terminé ses études. Il se maria en 1943.)

Je dois à ma famille d'avoir noué des relations avec la Société Théosophique. Mon grand-père me laissa en héritage la Société Théosophique, Krishnamurti et une somme d'argent rondelette. Matériellement je vivais dans l'aisance (avec quelque cinquante ou soixante mille dollars) et j'avais le loisir de me consacrer à ce genre d'activités. J'entrai dans la Société Théosophique comme conférencier (et par la suite comme Secrétaire Général Adjoint de la Société en Inde). Pourtant le cœur n'y était pas: "Tout ça, c'est de l'information de seconde main! Pourquoi donner ces conférences? Quel sens cela a-t-il?". J'étais un très bon orateur à l'époque, mais plus maintenant. Orateur de première classe, je prenais la parole en Inde devant toutes sortes de publics et j'ai fait le tour des universités. "Cela n'a aucun sens pour moi, me disais-je. Toute personne dotée d'un

peu de cervelle est capable de rassembler et de déverser ces informations. Que suis-je en train de faire? Pourquoi perdre mon temps? (...) Et pourtant, il y a dans ce champ d'investigation quelque chose qui m'intéresse et m'intrigue."

(La première rencontre avec Krishnamurti eut lieu en 1940, peu avant que U.G. ne quitte la Société Théosophique.)

C'est alors que J.Krishnamurti entra en scène. Il venait de rentrer des Etats-Unis et il avait trouvé cette manière nouvelle de...

Q.: Etes-vous apparenté à Krishnamurti?

U.G.: "Krishnamurti" est seulement un prénom. Son nom de famille est "Jiddu". Krishnamurti est un prénom très répandu.

J'ai suivi pendant sept ans les conférences qu'il donnait à chacun de ses passages. A cette époque je ne l'ai jamais rencontré personnellement: le "business" de "Grand Instructeur du Monde" l'accaparait et le tenait à distance de bien des gens. Et je me disais: "Est-il possible de créer un Instructeur du Monde? On naît Instructeur du Monde, on ne le devient pas!" Je connaissais tout de ce "business" et de son histoire. Je ne faisais pas partie du cercle des privilégiés, je me tenais toujours à la périphérie, refusant de m'impliquer davantage. Dans ce milieu aussi il y avait de l'hypocrisie. Tous ces savants, ces grands cerveaux, ces personnalités menaient une vie superficielle. "Qu'est-ce que cela signifie? Qu'y a-t-il de valable derrière tout cela?"

Au bout de ces sept années, les circonstances nous mirent en relation directe. Je voyais Krishnamurti tous les jours et nous discussions fermement. Ses abstractions ne m'intéressaient pas. Son enseignement ne m'intéressait pas davantage. Un jour je lui ai dit: "Vous avez piqué ce jargon psychologique en vogue et vous essayez d'exprimer quelque chose à travers ce jargon. Vous avez adopté l'analyse pour en arriver à la conclusion que l'analyse ne peut pas faire

l'affaire. Ce type d'analyse n'a d'autre effet que de paralyser les gens. Elle n'aide personne. Et du reste elle me paralyse". Ma question était toujours la même: "Ce que vous avez, qu'est-ce que c'est au juste? Vous me jetez à la tête des abstractions qui ne m'intéressent pas. Derrière ces abstractions y a-t-il quelque chose, et quoi? J'ai le sentiment - j'ignore pourquoi - que ce qui se cache derrière vos abstractions est précisément ce qui m'intéresse. Sauf projection de ma part, j'ai l'impression et je suis porté à croire (pour reprendre l'expression traditionnelle et familière) que vous au moins vous avez vu le sucre, mais je ne suis pas sûr que vous l'avez goûté."

Nous nous sommes affrontés ainsi des années durant (Rires). Il y avait entre nous des divergences personnelles. J'attendais de lui des réponses franches et honnêtes qu'il refusait de me fournir. Il campait sur la défensive, se tenant à quelque chose qu'il n'entendait pas livrer. "Qu'est-ce qui vous arrête? Pourquoi vous tenez-vous sur la défensive? Au diable votre passé et toute cette invraisemblable histoire! Livrez tout cela au public et qu'il en juge librement. J'attendais sur son passé des réponses directes, honnêtes, mais il ne les fournissait pas d'une manière satisfaisante. Puis, vers la fin de nos entretiens, j'ai insisté: "Allons! y a-t-il vraiment quelque chose derrière les abstractions que vous me jetez à la tête?" Et ce bonhomme me répond: "Vous n'avez aucun moyen de le savoir par vous-même". Terminé! Vous voyez, vos relations devaient s'arrêter là. "Si je n'ai aucun moyen de le savoir, vous n'avez aucun moyen de le communiquer. Bon sang! à quel jeu jouons-nous? Nos conversations m'ont fait perdre sept années. Salut! Je ne veux plus vous revoir." Et je suis parti.

(C'est à cette époque probablement que U.G. fut intrigué par l'apparition de certains pouvoirs psychiques.)

Avant ma quarante-neuvième année, j'ai eu de nombreux pouvoirs, de nombreuses expériences, mais je n'y prê-

tais pas la moindre attention. Quand je me trouvais en présence de quelqu'un, je voyais instantanément son passé, son présent et son avenir, sans qu'il ne m'eût rien dit. Je n'ai pas utilisé ces pouvoirs; j'étais simplement surpris et intrigué. "Pourquoi ai-je ce pouvoir?" Je prévoyais des événements et mes prédictions se révélaient toujours exactes. Le mécanisme du phénomène résistait à tous mes efforts de compréhension: "Comment ai-je pu prédire cela?" Tout se produisait toujours comme je l'avais dit. Ce n'était pas un jeu pour moi, car ces pouvoirs entraînaient des conséquences déplaisantes et provoquaient chez certaines personnes de véritables souffrances.

(U.G. parcourait le monde et donnait encore des conférences. En 1955, accompagné de sa femme et de ses quatre enfants, il se rendit aux U.S.A., cherchant un traitement efficace pour la polio de son fils aîné. Vers 1961, il avait épuisé ses ressources pécuniaires. Par ailleurs, il commençait à ressentir un intense bouleversement intérieur qu'il ne pouvait ni ne voulait contrôler, qui devait durer six années et prendre fin par la "calamité" (c'est le terme qu'il utilise d'habitude pour désigner sa réalisation de "l'état naturel"). Son mariage fut rompu. Il fit embarquer sa famille à bord d'un avion à destination de l'Inde, et lui-même se rendit à Londres. Il arriva sans le sou et commença son errance dans la ville. Il allait traîner dans les rues pendant trois années. Au jugement de ses amis, il courait tête baissée vers sa perte, mais il a dit lui-même que sa vie à cette époque lui semblait tout à fait naturelle. Plus tard des personnes à l'esprit religieux devaient, en termes mystiques, parler de "la nuit obscure de l'âme" à propos de cette période d'errance. Selon U.G., il n'y eut "aucun combat héroïque avec la tentation ou avec les affaires du monde, aucune lutte de l'âme contre les désirs, aucune extase poétique, mais un simple dépérissement de la volonté".)

Désormais j'avais l'impression de ne plus avoir de tête, et je m'interrogeais: "Où est ma tête? Ai-je une tête en fin de compte, ou pas? Il semble qu'il y ait une tête, sinon d'où me viendraient mes pensées?". La tête était manquante et il n'y avait (de visibles) que ces parties-ci (de

mon corps), - rien que ces formes mouvantes. En l'absence de toute volonté, je me sentais comme une feuille emportée au gré du vent, et je menais une vie médiocre, encore et toujours. Finalement, je ne sais trop comment, j'en vins à me dire: "Ce genre de vie n'est pas bon". J'étais réduit à l'état de clochard, vivant de la charité publique, et inconscient de tout. Il n'y avait plus de volonté. Je ne savais plus ce que je faisais. J'étais dément ou peu s'en faut. Donc je me trouvais à Londres, errant sans savoir où aller (...). Les policemen m'avaient à l'oeil: "Tu n'as pas de domicile? On va te fourrer au bloc...". Voilà le genre de vie que j'ai mené. Je pouvais passer la journée au British Muséum (...). Mais pour y lire quoi? La lecture ne me disait rien. Je me donnais néanmoins des allures de lecteur en feuilletant un thésaurus de l'argot des bas-fonds, celui des marginaux et des criminels. Je lisais ça pour tuer le temps. (...)

Un jour j'étais à Hyde Park. Le policemen de service vint me dire: "Tu ne peux pas rester là, on va t'expulser". Où aller? Que faire sans argent? (Je crois qu'il me restait cinq pence en poche.) Une idée me vint à l'esprit - trait de clairvoyance ou projection personnelle -: "Rends-toi à la Mission Ramakrishna". Pour ma part je n'avais d'autre envie que de continuer à errer dans les rues, mais puisque ce flic me suivait j'ai pris le métro jusqu'à son terminus. De là j'ai marché jusqu'à la Mission et j'ai demandé à voir le Swami. "Impossible de le voir maintenant! Il est dix heures du soir! A cette heure-ci il ne reçoit personne." J'ai dit au secrétaire qu'il fallait absolument que je le voie. Et il vint, en fin de compte. Je lui présentai une sorte de curriculum vitae, mon "pressbook". Tout y était: la liste de mes conférences, les extraits de presse du New York Times à ce sujet, les traits marquants de ma formation universitaire et culturelle. Le fait est que j'avais conservé ce document, composé à mon intention par mon impresario américain. "Voilà ce que j'étais alors, et voyez ce que je suis maintenant." "Que voulez-vous?" me dit-il. "Je veux aller dans la salle de méditation pour y passer la nuit." Il me répondit que c'était impossible, qu'un règlement intérieur interdisait qu'on accède à la salle de méditation

entre huit heures du soir et huit heures du matin. "Dans ce cas je ne sais pas où aller." Il me dit: "Je vais vous faire réserver une chambre. Restez à l'hôtel cette nuit et revenez demain". Le lendemain, je revins vers midi. J'étais fatigué. On me fit déjeuner et pour la première fois depuis longtemps je pus prendre un vrai repas. J'avais complètement perdu l'appétit, inconscient de ce qu'étaient la faim et la soif.

Après le déjeuner, le Swami me fit appeler et me dit: "Je suis à la recherche de quelqu'un comme vous. L'assistant qui s'occupait de nos travaux de rédaction souffre de maladie mentale. Il a fallu l'hospitaliser. Et je dois publier le numéro spécial du Centenaire de Vivékananda. Vous êtes l'homme qu'il me faut. Vous arrivez à point nommé. Vous pouvez m'aider".

Je lui dis que je n'étais plus capable d'écrire. "Si j'ai fait jadis des travaux d'édition, aujourd'hui je ne suis plus capable de rien. Je suis un homme fini. Je ne puis vous être d'aucune aide dans ce genre de travail." "Non pas du tout, dit-il, nous pouvons collaborer." Il cherchait désespérément le concours d'une personne qui aurait un bon bagage en philosophie indienne. Il aurait pu trouver un autre collaborateur sans difficultés, mais il insista: "Non, non, tout est pour le mieux. Restez ici, prenez du repos. Je prendrai soin de vous". "Je veux bien rester, dis-je, mais je ne veux entreprendre aucun travail intellectuel. Donnez-moi une chambre, et je ferai la vaisselle ou n'importe quoi, tout sauf une activité littéraire." "Non, non et non, c'est bien cela que j'attends de vous!" Je me suis donc mis à la tâche. Ce ne fut satisfaisant ni pour moi, ni pour lui, mais tant bien que mal nous avons publié ce numéro spécial.

Il me donna aussi de l'argent - cinq livres, soit le tarif du salaire offert par les Swamis. Pour la première fois depuis longtemps j'avais cinq livres à dépenser: "Qu'est-ce que j'en fais?". Je ne connaissais plus la valeur de l'argent. Il y avait un temps où je signalais allègrement un chèque de mille roupies. Puis plus un sou. Et maintenant cinq livres! Je pris le parti d'aller voir tous les films pro-

jetés à Londres. Mes matinées étaient consacrées au travail de la Mission, et après le repas de treize heures je filais au cinéma. Vint le moment où il ne me restait plus un seul nouveau film à voir. Mais dans la banlieue de Londres on passait encore trois films pour une roupie et ces salles de quartier m'ont permis de vider mon porte-monnaie.

A la Mission, il m'arrivait souvent de rester assis dans un coin et d'observer les personnes qui méditaient: "Pourquoi toutes ces pratiques saugrenues?" A l'époque tout le truc m'était sorti de l'esprit. Mais il s'est produit une expérience très étrange dans ce centre de méditation. S'agissait-il d'une autosuggestion.. ou d'autre chose? Quoi qu'il en soit, je vous livre les faits: pour la première fois j'ai éprouvé une sensation particulière... J'étais là, assis à ne rien faire, regardant tous ces gens, les prenant en pitié: "Ils méditent! Pourquoi veulent-ils atteindre le Samadhi? Ils n'en tireront rien. Je suis passé par là. Ils se bercent d'illusions. Que puis-je faire pour qu'ils cessent de se gâcher la vie avec toutes ces simagrées? Cela ne va les mener nulle part!" J'étais là, assis, l'esprit vide, quand je ressentis quelque chose d'étrange: une sorte de mouvement à l'intérieur de mon corps. Soudain une énergie circulait en moi. Emanant du pénis, elle montait et se libérait par cet espace-ci (la région de la tête), comme si c'était un trou. Le mouvement ascendant était circulaire, tantôt dans le sens des aiguilles d'une montre, tantôt en sens inverse. Un peu comme la publicité des cigarettes Wills à l'aéroport. Il m'arrivait une drôle de chose, que je ne tentais même pas de comprendre. N'étais-je pas un homme fini? Nourri et soigné par d'autres, incapable de me soucier du lendemain, j'étais en proie à ce phénomène insolite: "Peut-on imaginer une existence plus malsaine? C'est la perversité portée à son comble. C'est fou!". Mais je n'avais plus ma tête à moi. Que pouvais-je faire? Rien, et le temps passait. Au bout de trois mois je me suis dit: "Je pars. Je ne peux plus continuer ainsi. Finalement le Swami me donna de l'argent - quarante ou cinquante livres. Je pris alors une décision...

Le fait est que je possédais toujours un billet d'avion

pour l'Inde. Je décidai de me rendre à Paris où le billet était remboursable en dollars. A l'argent dont je disposais déjà je pus ajouter quelque cent cinquante livres. Je vécus pendant trois mois dans un hôtel à Paris, errant dans les rues comme j'en avais pris l'habitude. A cette différence près que maintenant j'avais un peu d'argent en poche. Mais ce pécule me glissait lentement entre les doigts. Trois mois plus tard je pris la décision de repartir, tout en refusant la perspective d'un retour en Inde. Devant ma famille, et mes enfants en particulier, ma confusion serait plus grande encore: ils voudraient vivre avec moi, inmanquablement. Je ne le voulais à aucun prix. Un jour, il me revint en mémoire que je pouvais encore avoir quelque argent sur un ancien compte bancaire en Suisse. Il ne me restait plus qu'à aller en Suisse pour retirer l'argent disponible, et j'aviserais ensuite. Je quittai donc l'hôtel, je pris un taxi en disant au chauffeur: "Conduisez-moi à la gare de Lyon". Mais les trains de Paris pour Zurich (la ville où j'avais mon compte en banque) partent de la gare de l'Est, et je ne sais pas pourquoi j'avais demandé d'aller à la gare de Lyon. C'est donc là que le taxi me déposa, et je pris le train de Genève.

Je débarquai à Genève avec environ cent cinquante francs à dépenser. Je restai à l'hôtel jusqu'au jour où je n'eus plus d'argent pour régler la facture. On me la présenta deux semaines après mon arrivée: "Allons! Il faut payer". Je n'avais pas d'argent et je levai les bras au ciel! Il ne me restait plus qu'à aller au Consulat de l'Inde et à dire: "Expédiez-moi en Inde. Comme vous voyez, je suis un homme fini". Ainsi prit fin ma répugnance à la perspective du retour. Je me rendis au Consulat et je sortis mon fameux curriculum: "L'un des plus brillants orateurs que l'Inde ait jamais produit". On pouvait y lire aussi des éloges de mes talents par Norman Cousins et Radhakrishnan. Le Vice-Consul déclara: "Impossible de renvoyer en Inde un homme tel que vous. Et aux frais du gouvernement! Vous n'y pensez pas! Tâchez de vous faire envoyer un peu d'argent de là-bas et en attendant venez vous installer chez moi". Et la vie continuait, toujours semblable. C'est dans

ces circonstances que je rencontrai une dame suisse (Valentine de Kerven). Traductrice au Consulat Indien, elle remplaçait ce jour-là la préposée au service d'accueil. Nous avons engagé la conversation, et par la suite nous sommes devenus amis. Elle me dit: "Si vous souhaitez rester ici, je peux m'arranger pour que vous résidiez en Suisse. Si vous ne voulez pas retourner en Inde, n'y allez pas". Un mois plus tard le Consulat me renvoyait, mais nous avions pris nos dispositions: elle m'offrit un foyer en Suisse. Elle quitta son emploi. Elle n'était pas riche. En fait de ressources elle n'avait que sa pension, mais cet argent nous suffisait pour vivre.

Ainsi nous nous sommes installés à Saanen. Ce lieu avait pour moi une signification particulière. En 1953, quand je voyageais dans cette région, j'étais passé à Saanen et quelque chose en moi me dit: "Descends du train et séjourne quelque temps ici". Je passai là une semaine et je me dis: "Voilà l'endroit où je dois passer le reste de ma vie". J'avais alors beaucoup d'argent, mais ma femme ne voulait pas vivre en Suisse à cause du climat. Certaines circonstances nous amenèrent d'ailleurs à partir en Amérique. Et c'est ainsi qu'ultérieurement cet ancien rêve inassouvi se matérialisa: nous sommes allés à Saanen, Valentine et moi, parce que j'avais toujours souhaité y vivre... Ce n'est que plus tard que J. Krishnamurti choisit Saanen pour ses conférences d'été: donc ce type se mit à venir à Saanen. Je ne m'intéressais pas à Krishnamurti; du reste, rien ne m'intéressait. A titre d'exemple, Valentine vécut avec moi quelques années avant mes quarante-neuf ans. Elle peut vous dire que je ne lui ai jamais parlé de tout ceci - de mon intérêt pour la vérité, la réalité - ; pas un mot. Je n'aurais jamais discuté avec elle de ces sujets, ni d'ailleurs avec personne. Il n'y avait en moi aucune recherche, aucune aspiration. Il se passait cependant de drôles de choses.

A cette époque que j'appelle ma période d'"incubation", toutes sortes de phénomènes se produisaient dans mon organisme - des maux de tête permanents, des douleurs terribles, ici dans le cerveau. J'avalais je ne sais

combien de dizaines de milliers de cachets d'aspirine. Rien n'y faisait. Il ne s'agissait pas d'une migraine ordinaire, ni d'aucun mal de tête connu, mais de douleurs horribles. En plus des aspirines, je prenais par jour quinze à vingt tasses de café pour me détendre. Un jour Valentine me dit: "Comment! Tu bois quinze tasses de café chaque jour! Sais-tu ce que cela représente sur le plan financier? Pas moins de trois à quatre mille francs par mois. Mais qu'est-ce que ça signifie?". En tous cas, c'était quelque chose d'effrayant pour moi.

Il se produisait en moi toutes sortes de phénomènes invraisemblables. Je me souviens d'une période où, lorsque je frottai mon corps comme ceci, il jaillissait une étincelle, une sorte de lueur fluorescente. Valentine se précipitait hors de sa chambre pour voir ce qui se passait: elle croyait que les phares des voitures faisaient cette lumière au milieu de la nuit. Chaque fois que je me retournais dans mon lit, il y avait une étincelle (Rires), et ça m'amusait moi-même: "Mais qu'est-ce que c'est? De l'électricité? Un champ magnétique?". Au début j'ai pensé à l'électricité statique provoquée par mes vêtements de nylon; j'ai cessé d'en porter. J'étais, de la tête aux pieds, l'hérétique le plus sceptique qu'on puisse imaginer. Je ne croyais jamais en rien. Même si un miracle se produisait sous mes yeux, je refusais de l'admettre. Voilà le genre d'homme que j'étais. Et la dernière des choses à laquelle je m'attendais, c'était de vivre moi-même des phénomènes de cet ordre: tout, mais pas cela!

J'étais en proie à toutes sortes de bizarreries, mais il ne m'est jamais venu à l'esprit de les mettre en relation avec ma "libération", avec "moksha", parce qu'à l'époque cet ordre de référence m'était complètement sorti de la tête. Dans mon désarroi, il m'arrivait tout au plus de penser que le Bouddha s'était dupé lui-même et avait berné les autres. Pour moi, tous les instructeurs et les sauveurs de l'humanité étaient de maudits crétins, qui s'étaient mystifiés eux-mêmes. Donc, "ces bouffonneries ne pouvaient plus m'intéresser, elles n'existaient plus pour moi". Jamais il ne m'est arrivé de penser: "Tiens! je suis

sur la voie! Cela se rapproche!" (Rires). Il n'y a par rapport à cela ni proximité ni éloignement. Personne n'est en droit de se croire différent, plus proche du réel, mieux préparé. Rien ne peut vous y préparer: ça vous tombe dessus comme une tonne de briques!

Plus tard (en 1967), je me trouvai à Paris alors que Krishnamurti y était également. Des amis me suggérèrent: "Pourquoi n'iriez-vous pas écouter votre vieil ami? Il est ici et va donner une conférence. D'accord, dis-je, cela fait des années que je ne l'ai plus entendu - près de vingt ans. Allons-y!" Arrivé à l'entrée de la salle, on me demanda deux francs. "Je refuse de payer deux francs pour entendre Krishnamurti! Allons, laissez tomber! On va se payer un vrai divertissement. Que diriez-vous d'une séance de strip-tease? Je préfère dépenser vingt francs aux Folies-Bergères ou au Casino de Paris." Nous avons donc assisté au spectacle du Casino de Paris, et j'ai eu ce soir-là une curieuse expérience: je ne savais pas si j'étais moi-même la danseuse ou si quelqu'un d'autre dansait sur la scène. L'expérience était surprenante: il y avait un singulier mouvement, là, à l'intérieur de moi. (Aujourd'hui cette perception m'est devenue tout à fait naturelle.) Il n'y avait pas de division: il n'y avait donc personne ici qui regardait la danseuse. La question "Suis-je la danseuse ou bien y a-t-il une danseuse, là, sur la scène?" m'intriguait vraiment. Cette absence de division entre la danseuse et moi me tracassa un certain temps. Puis vint l'heure de quitter le Casino de Paris.

La question "Quel est cet état?" se posait à moi avec une très grande intensité, dépourvue de charge émotionnelle. Plus je tentais de trouver une réponse, plus j'étais incapable d'y parvenir, et plus la question devenait lancinante. La comparaison avec la balle de riz me vient toujours à l'esprit. Si on met le feu à un tas de balle de riz, il continue à se consumer à l'intérieur; aucune flamme n'est visible extérieurement; mais si vous le touchez, vous vous brûlez. Comme un feu qui couve, je portais en moi cette question toujours renouvelée: "Quel est cet état? Je le veux. C'est fini, pourtant: Krishnamurti m'a

dit: "Vous n'avez aucun moyen de le savoir...". Malgré tout je veux absolument savoir quel est cet état, celui dans lequel vivait Bouddha, Sankara et bien d'autres instructeurs."

Puis (en juillet 1967), j'ai traversé une nouvelle phase. De retour à Saanen, Krishnamurti donnait ses conférences. Mes amis m'y entraînaient: "Cette fois au moins c'est gratuit! Pourquoi ne viendrais-tu pas l'écouter?" "D'accord, j'irai." Et tandis qu'effectivement je l'écoutais, il se produisit une drôle de chose - l'impression curieuse qu'il décrivait mon état et non le sien. (Pourquoi du reste aurais-je voulu connaître son état?) Il décrivait certains mouvements, une certaine qualité de conscience et de silence. Il disait: "Dans ce silence, il n'y a pas de mental, il y a l'action", et ainsi de suite. "Mais, me dis-je, je suis dans cet état! A quoi ai-je passé mon temps durant ces trente ou quarante années? A écouter tous ces gens, à me mettre moi-même au défi, à vouloir à tout prix comprendre son état et celui des autres, Bouddha ou Jésus! Je suis dans cet état. A l'instant même, je suis dans cet état." Aussitôt je quittai la tente sans plus jamais revenir en arrière.

Alors, très curieusement, la question "Quel est cet état?" se mua en une autre: "Comment sais-je que je me trouve dans cet état, l'état de Bouddha, l'état que j'ai tant souhaité et que j'ai recherché un peu partout? Je me trouve dans cet état, comment se fait-il que je le sais?"

Le jour suivant (jour de mon 49e anniversaire), j'étais assis sur un banc à l'abri d'un arbre, devant l'un des plus beaux paysages qui soit au monde: les sept collines et les sept vallées de la région de Saanen. J'étais assis là. Ce n'est pas que la question était présente, mon être entier était la question. Je m'observais moi-même et je me disais: "Comment sais-je que je suis dans cet état? En quelque sorte, je me divise intérieurement; il y a en moi quelqu'un qui sait que je suis dans cet état. La connaissance de cet état - à savoir, ce que j'ai lu, ce que j'ai expérimenté, ce dont on m'a parlé -, c'est cette connaissance elle-même qui observe cet état, et c'est donc elle qui l'a projeté. Alors je me dis: "Trêve de plaisanteries, mon

vieux! Depuis quarante ans tu n'as pas avancé, tu n'as pas quitté la case de départ. La question qui te préoccupe relève encore et toujours du jeu des projections du mental. Ta position n'a pas changé et la question "Comment sais-je...?" participe du même jeu. Car c'est le mental, la description fournie de l'extérieur par toute une horde de gens, qui crée cet état de toutes pièces. Tu te fais des illusions. Tu es un beau crétin." En un sens, je n'avais pas avancé d'un pouce, mais je gardais le sentiment étrange que c'était bien cet état. (...)

La question me harcelait sans cesse. Puis, soudain, elle disparut. Il ne se produisit rien de spécial: la question disparut, tout simplement. Je ne me suis pas dit: "Oh! Mon Dieu! Cette fois je tiens la réponse". L'état lui-même disparut - l'état où je croyais être, l'état de Bouddha, de Jésus... Même cet état avait disparu. La question ne se posait plus. J'en ai fini avec tout cela. Fini, terminé! Depuis lors il ne m'est plus jamais arrivé de me dire: "Désormais j'ai la réponse à toutes ces questions". L'état qui avait suscité la pensée: "Tiens! Voilà cet état" - cet état avait disparu. La question avait disparu. C'en était fini, voyez-vous. Il ne s'agit pas de vacuité, pas de néant, pas de vide. Rien de cet acabit. Tout d'un coup, la question n'avait plus eu cours. Point final.

(La disparition de cette question fondamentale, dès qu'il eut compris qu'elle était sans réponse, était un phénomène d'ordre physiologique. U.G. la décrit comme "une soudaine explosion intérieure, qui, pour ainsi dire, anéantissait tout mon corps - chaque cellule, chaque nerf, chaque glande". Cette explosion fit disparaître aussitôt l'illusion d'une continuité dans la pensée, l'illusion de l'existence d'un centre, d'un "je" assurant la liaison des pensées entre elles.)

Alors la pensée ne peut plus établir de liaisons. L'enchaînement est rompu et la rupture est définitive. L'explosion de la pensée ne se produit pas une seule et unique fois. Chaque fois qu'une pensée surgit, elle se disloque. Ainsi la continuité prend fin et la pensée retombe dans son rythme naturel.

Depuis lors il ne me reste plus de questions d'aucune sorte, parce que ces questions ne restent plus en suspens. Les seules questions que je me pose encore sont fort simples et elles me servent à fonctionner dans le monde. Par exemple: "Comment aller d'ici à Hyderabad?" Aux questions de ce genre on obtient toujours des réponses. Pour les autres questions, personne n'a de réponse. Il n'y a donc plus de questions.

Ma tête, me semblait-il, était devenue si compacte qu'elle n'offrait plus aucune place aux interrogations superflues. Pour la première fois je prenais conscience de mon crâne comme d'une boîte close. Sans doute, certaines résurgences du passé (des "vasanas"... mais le mot utilisé importe peu) essaient bien parfois de montrer le bout du nez, mais le cerveau est si dense et compact qu'il ne laisse plus de place aux divagations. La division ne peut plus s'installer: c'est une impossibilité physique à laquelle vous ne pouvez rien changer. C'est pourquoi je dis que lorsque cette "explosion" se produit (j'emploie ce mot parce qu'il s'agit d'une sorte d'explosion nucléaire), elle laisse derrière elle des réactions en chaîne. Dans chacune des cellules de votre corps, jusqu'à la moëlle des os, vous êtes atteint par ce "changement". Je n'aime pas utiliser ce mot, et pourtant il s'agit bien d'un changement, et d'un changement irréversible. Impossible de revenir en arrière. Pour l'homme qui est passé par là, il n'est pas de "rechute" possible C'est irréversible: il s'est accompli une sorte de processus alchimique.

Je le répète: on dirait une explosion atomique, et tout votre corps vole en éclats. Ce moment est bien difficile à vivre, et c'est la fin de l'être humain. Une telle déflagration réduit le corps à néant, jusqu'à la dernière cellule, jusqu'au dernier nerf. J'ai subi alors de terribles tortures physiques. En fait, vous ne pouvez pas faire l'expérience de l'explosion elle-même, mais seulement de ses ondes de choc secondaires, des "retombées". Toute la chimie de votre corps s'en trouve modifiée.

Q.: Monsieur, vous avez dû faire l'expérience (si je puis utiliser ces mots) de niveaux de conscience supérieurs...

U.G.: Vous parlez de niveaux? Il n'y a pas de plans, de niveaux. Voyez-vous, de cette "explosion" (mais le mot importe peu) il résulte notamment une chose fort étrange: à aucun moment la pensée que je suis différent de vous ne me vient à la conscience. Jamais. L'idée que vous soyeiez différent de moi et moi de vous ne me vient pas à l'esprit, puisqu'il n'y a ici ni point de référence, ni centre. Or ce n'est que par référence à un tel centre que je pourrais concevoir et situer d'autres points.

Q.: Vous êtes certainement différent des autres gens d'une manière ou d'une autre.

U.G.: Physiologiquement, c'est probable.

Q.: Vous venez de dire que des modifications chimiques s'étaient produites en vous. Comment le savez-vous? Avez-vous jamais été examiné ou bien s'agit-il d'une déduction?

U.G.: Il y a les effets de l'explosion, la manière dont mes sens fonctionnent maintenant, en l'absence d'élément coordinateur, sans raccord central. C'est tout ce que je peux vous dire. Une chose encore: la chimie de l'organisme a changé. Qu'est-ce qui permet de l'affirmer? En l'absence d'une telle alchimie ou révolution physiologique, il n'y a aucun moyen de libérer l'organisme de la pensée et de sa continuité. Cette continuité n'existant plus, vous êtes en droit d'affirmer qu'il s'est produit quelque chose. Mais quoi, au juste? Et comment exprimer ce qui échappe à l'expérience?

Q.: Le mental peut me jouer des tours, et je puis en arriver à croire que je suis un "homme explosé".

U.G.: Personnellement, je ne simule pas: je ne suis pas ici comme un commerçant qui se soucierait de vous tromper pour mieux vendre son produit. Quant à une simulation de

votre part, elle est impossible. Ce qui m'est arrivé s'est produit en dehors du champ où j'attendais, où je rêvais, où je voulais le changement. En un sens, je ne veux pas parler de "changement", car j'ignore ce qui m'est arrivé. Tout ce que j'essaie de vous faire comprendre c'est la manière dont je fonctionne. Apparemment votre mode de fonctionnement diffère du mien, mais il ne saurait y avoir de différence fondamentale. Comment pourrait-il y avoir une différence entre vous et moi? Uniquement, semble-t-il, dans la manière dont nous nous exprimons. C'est précisément cette différence apparente que j'essaie de comprendre. Quoi qu'il en soit, je vous ai donné un aperçu de mon mode de fonctionnement.

(Au cours de la semaine qui suivit l'"explosion", U.G. put observer des changements fondamentaux dans le fonctionnement de ses sens. Pendant la dernière journée son corps traversa un "processus de mort physique", le "nirvikalpa samadhi". Ces modifications sont à l'origine de traits distinctifs permanents.)

Dès le lendemain les changements commencèrent. Tout au long de cette semaine, chaque journée devait apporter un changement spécifique. J'ai commencé par découvrir la douceur de la peau, puis l'arrêt du battement des paupières, puis des changements dans le goût, l'odorat et l'ouïe. Ces cinq mutations étaient peut-être survenues plus tôt, mais je les remarquai alors pour la première fois.

(Premier jour:) Je constatai que ma peau était douce comme la soie, étonnamment éclatante et d'une coloration dorée. Je me rasais, et à chaque fois le rasoir glissait sur la peau. Plusieurs fois j'ai changé de lame, mais en vain. J'ai touché mon visage. Le sens du toucher s'était modifié, et aussi la façon dont je tenais le rasoir. La peau était différente - surtout la peau! Tellement soyeuse et d'un éclat doré. Je ne rattachais cela à rien de particulier; je me bornais à l'observation.

(Deuxième jour:) Je pris conscience pour la première

fois du nouveau mode de fonctionnement de mon esprit: ce que j'appelle le "débrayage du mental". J'étais en haut dans la cuisine et Valentine avait préparé un potage aux tomates. Je l'ai regardé, sans vraiment savoir ce que cela pouvait être. Valentine me dit que c'était du potage de tomates. J'en pris et je pensai: "Voilà donc le goût du potage aux tomates!" Je vidai l'assiette, pour revenir aussitôt à l'observation de cette "disposition d'esprit" nouvelle et étrange. L'expression se révélait inadéquate: il s'agissait d'une "absence d'esprit". Entretemps j'avais oublié la soupe et j'ai demandé encore une fois: "Qu'est-ce que c'est?" Elle répéta: "De la soupe aux tomates". A nouveau, je goûtai, j'avalai et... j'oubliai. J'ai joué ainsi pendant un certain temps. Ce "débrayage du mental" était alors pour moi une drôlerie. Maintenant c'est devenu un phénomène normal.

Depuis lors, je ne perds plus mon temps dans les rêveries, les soucis, la conceptualisation et autres formes de pensée auxquelles se livrent la plupart des gens lorsqu'ils sont seuls. Mon esprit n'est impliqué qu'en cas de besoin, par exemple quand vous me posez des questions, quand je dois réparer le magnétophone, ou dans d'autres situations analogues. Le reste du temps mon esprit est en "débrayage mental". Bien sûr, maintenant j'ai retrouvé la mémoire - que j'avais perdue dans un premier temps. Mais elle se tient à l'arrière-plan et elle n'entre en jeu qu'en cas de nécessité, de façon automatique. Lorsqu'elle n'est pas indispensable, il n'y a ici aucun esprit, aucune pensée. Il y a la vie, c'est tout.

(Troisième jour:) Des amis s'étaient invités à dîner et je leur dis: "D'accord, je vais vous préparer quelque chose". Mais, pour Dieu sait quelle raison, je me trouvais incapable de sentir et de goûter correctement. Je me rendis compte peu à peu que ces deux sens s'étaient transformés. Chaque fois qu'une odeur me pénétrait dans les narines, elle irritait le centre olfactif de la même manière: que ce soit le parfum le plus coûteux ou de la bouse de vache, tout provoquait la même irritation. Par ailleurs, chaque fois que je goûtais un aliment, je ne percevais que l'in-

grédient dominant et les autres saveurs ne venaient que lentement par la suite. Depuis ce jour je ne comprends plus pourquoi on se parfume, et les repas épicés ne m'attirent plus du tout. Pour ma part, je ne distinguais que l'élément le plus fort - le piment ou une autre épice.

(Quatrième jour:) Il se produisit un changement au niveau des yeux. Nous étions assis au restaurant Rialto, quand je pris conscience d'un formidable effet de "Vistavision", une sorte de perception visuelle en "Cinémascopie", comme l'image vue dans un miroir concave. Des objets, venant vers moi, semblaient se mouvoir en moi; les choses qui s'éloignaient paraissaient vraiment sortir de moi. Quelle énigme! On aurait dit que mon regard s'était transformé en une caméra gigantesque, qui sélectionnait les objectifs appropriés sans mon intervention. Maintenant j'ai heureusement surmonté ma perplexité. A l'heure actuelle, c'est ainsi que je vois. Si vous m'emmenez dans votre voiture, je me sens comme un caméraman emporté dans un travelling avant: les autos venant en sens opposé me traversent, celles qui nous dépassent sortent de moi. Et lorsque les yeux ont choisi de s'arrêter sur un objet, il y a une attention totale et la netteté d'image d'une caméra. Une autre découverte concernant mes yeux: quand nous sommes rentrés du restaurant, je me suis regardé dans un miroir pour observer ce que mes yeux avaient d'étrange et pour comprendre la fixité de mon regard. J'ai dû être attentif durant un long moment avant de m'en rendre compte: plus le moindre cillement d'yeux! Je suis resté rivé au miroir pendant trente ou quarante-cinq minutes: toujours rien. Le battement instinctif des paupières s'était arrêté, une fois pour toutes.

(Cinquième jour:) J'ai remarqué une sorte d'inversement de l'ouïe. Quand un chien aboyait, cet aboiement émanait de moi. Le mugissement d'une vache, le sifflement d'un train...- tous les sons prenaient naissance en moi. Vraiment! Ils venaient de l'intérieur, pas du dehors, et il en est toujours ainsi.

Les cinq sens changèrent en cinq jours. Le sixième

jour j'étais étendu sur un sofa, tandis que Valentine s'affairait dans la cuisine. Soudain mon corps disparut. Il n'y avait pas de corps ici. Je regardai mes mains. (Cette histoire est folle! Vous m'auriez sûrement enfermé dans un asile d'aliénés!) Je les regardais: "Est-ce que ceci est ma main?" En réalité, il n'y avait en moi aucun questionnement; je décrivis tant bien que mal une situation qui ne cessait de me surprendre. Puis je touchai ce corps: rien! Il ne m'a pas semblé qu'il y avait quelque chose, sauf le toucher, le point de contact. Alors j'ai appelé Valentine: "Vois-tu mon corps sur le sofa? Rien en moi ne me dit que c'est mon corps". Elle le toucha: "C'est ton corps". Mais son témoignage ne m'apporta ni satisfaction ni réconfort. "Quelle est cette bizarrerie? Mon corps est absent!" Mon corps avait disparu, et il n'est plus jamais revenu. En fait de corps, il n'y avait que les points de contact - pour moi il n'y a là rien d'autre - d'autant plus qu'ici la vue est indépendante du toucher. Ainsi il ne m'est même pas possible de créer une image complète de mon corps, parce que là où le toucher n'intervient pas, des éléments font défaut ici, dans ma conscience.

Le septième jour, j'étais de nouveau couché sur le sofa, savourant les joies de la détente et du "débrayage mental". Si Valentine entrait, je la reconnaissais aussitôt. Si elle sortait, fini! C'était le vide. Plus de Valentine! "Mais que se passe-t-il? Je ne suis même plus capable de me la représenter en imagination." Lorsque j'entendais des bruits dans la cuisine, je pensais: "Quels sont ces bruits qui émanent de moi?" Je n'arrivais pas à établir la relation. Je venais de découvrir que tous mes sens fonctionnaient sans aucun mécanisme intérieur de coordination. Le coordinateur était absent.

J'ai senti qu'il se passait quelque chose en moi: l'énergie vitale issue des diverses parties de mon corps convergeait vers un point focal. Alors je me suis dit: "Voilà! Maintenant tu es arrivé au terme de ta vie, tu vas mourir". J'ai appelé Valentine et je lui ai confié mes pensées: "Je vais mourir, Valentine, et il va falloir que tu t'occupes de

ce corps. Remets-le aux médecins, ils pourront peut-être l'utiliser. Je ne crois pas à l'incinération, à l'inhumation, ni à toutes ces coutumes ridicules. Dans ton intérêt, débarrasse-toi de ce corps avant qu'il ne se mette à puer, donne-le à la médecine. Elle me dit: "Tu es étranger. Le gouvernement suisse ne voudra pas de ton corps. Ote-toi cette idée de la tête". Et elle sortit. Alors l'incroyable processus biologique reprit de plus belle: un mouvement effrayant drainait l'énergie vitale vers un point unique. J'étais couché sur le sofa. Le lit de Valentine était vide et je m'y suis étendu, préparé au pire. Mon amie allait et venait sans me prêter la moindre attention. Elle disait: "Un jour tu me dis que telle chose a changé, le jour suivant tu prétends qu'une autre chose a changé. Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire? (...) Tu ne vas pas mourir; au contraire, tu es vigoureux et en bonne santé." J'étais couché, toujours en proie à je ne sais quelles transformations intérieures. Toute mon énergie vitale coulait vers un point focal, que j'étais incapable de localiser. Puis j'en vins à un stade crucial: tout se passait comme si l'objectif d'une caméra essayait de se refermer. (C'est la seule comparaison qui me vienne à l'esprit. En fait aucune description ne pourrait rendre compte de ce qui se produisait réellement, parce qu'il n'y avait alors personne pour penser en ces termes. Pourtant ma description se veut aussi proche que possible de l'expérience vécue.) Donc, l'ouverture de l'objectif essayait de se refermer et une autre force tentait de la maintenir ouverte. Au bout d'un certain temps toute résistance prit fin. Soudain, ce fut la fermeture. Je ne sais pas ce qui arriva par la suite.

Ce processus de mort avait duré quarante-neuf minutes. C'était comme une mort physique. Cela m'arrive encore aujourd'hui: mes mains et mes pieds se refroidissent, le corps se fige, les battements du coeur ralentissent, la respiration s'étrangle jusqu'à la suffocation. Vous êtes présent, sans le moindre doute; vous en êtes à votre dernier souffle; puis c'est la fin. Ce qui arrive ensuite, personne ne le sait.

Quand je repris conscience, quelqu'un était en train

de m'expliquer qu'on m'appelait au téléphone. Je me suis levé et je suis descendu pour répondre. J'étais hébété. Je ne savais pas ce qui m'était arrivé. C'était la mort physique. Ce qui m'a ramené à la vie, je l'ignore. Et j'ignore le temps qu'il m'a fallu pour recouvrer mes esprits. Il m'est impossible d'en parler, pour une bonne raison: l'expérimentateur n'existait plus, il n'y avait personne pour faire l'expérience de cette mort. Le processus était arrivé à son terme. Je me suis levé.

Je n'ai pas eu le sentiment d'être un nouveau-né. Et pas question du tout d'illumination. Mais les transformations intérieures qui n'avaient pas cessé de me surprendre tout au long de cette semaine - les changements dans le goût, la vue et ainsi de suite - avaient mis en place un mode de fonctionnement irréversible. J'appelle ces événements: "la calamité". Je parle de "calamité" parce que, du point de vue de celui qui escompte quelque chose de fantastique, qui s'attend à un état de grâce, de béatitude, d'amour, d'extase et à d'autres merveilles de ce genre, ceci est une torture physique. De ce point de vue, c'est une calamité. Ce n'est pas une calamité pour moi, mais pour ceux qui s'imaginent que quelque chose de merveilleux va leur arriver. Prenons une comparaison: vous vous faites une image de New York, vous en rêvez, et vous rêvez d'y être. Quand effectivement vous y êtes, il n'a rien de ce que vous espérez. C'est un trou perdu que les diables eux-mêmes ont déserté. Vous trouvez un lieu qui ne correspond pas à ce que vous avez recherché et souhaité si ardemment. Il en va de même pour l'état dont nous parlons: de ce qui est réellement vous ne savez rien, et vous n'êtes pas en mesure d'en savoir quoi que ce soit. Je n'ai de cet état aucune image, aucune représentation mentale. Dans ce sens, je ne puis pas me dire à moi-même ou à quiconque: "Je suis un illuminé, un libéré, un homme libre, qui va libérer l'humanité". Libre de quoi? Comment pourrais-je libérer quelqu'un d'autre? Il ne peut en être question. Pour que ce soit possible, il me faudrait me faire de moi-même l'image d'un

homme libéré. Comprenez-vous?

Le huitième jour, j'étais assis sur le sofa et il y eut soudain le déchaînement d'une formidable énergie. Une énergie extraordinaire secouait le corps entier, et le sofa, et le chalet, et en quelque sorte l'univers entier. Elle produisait une secousse et une vibration. Ce n'est pas le genre de mouvement qu'on peut susciter soi-même. C'était soudain. Je ne sais si cela venait du dehors ou du dedans, d'en-bas ou d'en-haut: je n'arrivais pas à situer l'épicentre, il était partout. Et cela dura des heures et des heures! C'était insupportable, mais il n'y avait aucune manière d'y mettre fin. Mon impuissance était complète. Cela n'en finissait pas, se répétait jour après jour, prenait un intensité accrue chaque fois que je m'asseyais. A quoi comparer ces vibrations? A une crise d'épilepsie? Non, pas exactement.

(U.G. resta au lit pendant trois jours, le corps tordu par la douleur. C'était, disait-il, comme s'il avait souffert dans chaque cellule de son corps, et dans chacune d'elles successivement. Ces déchaînements d'énergie devaient se répéter par intermittence durant six mois.)

Ce processus est vraiment très douloureux. La douleur physique est inévitable. Pourquoi? Le corps a ses limitations, et notamment une forme qui lui est propre. Quelle est l'énergie qui vous bouleverse? Ce n'est pas mon énergie, ni la vôtre, et vous n'êtes pas en mesure de dire que c'est celle de "Dieu" (quel que soit le nom que vous donniez à "Dieu"). Dès lors, cette énergie se heurte aux limitations humaines comme la rivière en crue attaque les berges. L'énergie qui opère ignore les limites du corps, elle n'y porte aucun intérêt, n'obéissant qu'à sa force propre et à sa vitesse acquise. Tout cela est très douloureux. On est loin de l'extase, de la plénitude gratifiante et d'autres foudres du même ordre. C'est une sensation vraiment douloureuse. Oh! j'ai souffert, pendant des mois et des mois! Arrivé à ce stade, tout le monde y passe. Ramana Maharshi a enduré les mêmes souffrances.

Des mois durant, vous vivez sous la pression d'une formidable cascade - ou plutôt de mille cascades. La douleur est liée notamment au mouvement spécifique de cette énergie. Vous connaissez la publicité des cigarettes Wills qui se trouve à l'aéroport? On y voit un atome, une série de lignes, et le tout est animé d'un mouvement qui va tantôt dans le sens des aiguilles d'une montre, tantôt en sens inverse. Et bien, comme un atome, cette énergie tourbillonne en vous - pas dans l'une ou l'autre région de l'organisme, mais dans le corps entier. Vous n'êtes plus qu'une serviette mouillée qu'on tord pour en extraire l'eau. C'est cela qu'on ressent: une torsion dans tout le corps, une douleur qui s'insinue partout. Actuellement encore je suis sujet à ce phénomène. Impossible de faire quoi que ce soit: je ne saurais l'éviter, ni le susciter. Il semble que l'énergie m'enveloppe, puis qu'elle pénètre en moi. D'où vient-elle? De quelle manière? A chaque fois, c'est nouveau, étrange et imprévisible, si bien que je suis toujours surpris par ce qui m'arrive. Vous êtes couché dans votre lit et tout à coup ça commence - ça commence à bouger lentement, comme des fourmis. Je crois qu'il y a des punaises dans mon lit. D'un bond, je me lève et j'inspecte la literie: rien! (Rires.) Je me recouche: ça recommence... J'avais les cheveux électrisés, et ils bougeaient lentement.

J'avais mal partout. La pensée s'est infiltrée dans tout le corps et à une telle profondeur que, lorsque soudain elle relâche son emprise, tout le métabolisme est en émoi. L'organisme entier se transformait à sa manière, sans que j'y sois pour rien. Il se produisit à cette époque un nouveau changement qui devait affecter le mouvement des mains. Habituellement les mains se tournent de cette manière-ci. (Démonstration.) Ici, à la jointure des poignets, j'ai ressenti des douleurs atroces pendant six mois, jusqu'au moment où la position des mains s'est modifiée. Voici comment je bouge maintenant les mains et les avant-bras. Pour cette raison, certaines personnes disent que j'ai des gestes de mystique - des mudras. Les douleurs m'ont tarabudé jusqu'à la moëlle des os. Chaque cellule se mit à changer. Ces six mois ont été interminables.

Après quoi les hormones sexuelles changèrent à leur tour. Je ne savais plus si j'étais un homme ou une femme. "Mais qu'est-ce qui m'arrive?" Brusquement un sein me poussait sur le côté gauche du corps! Je ne veux pas entrer dans les détails: il existe un enregistrement complet de tous ces phénomènes. Les bouleversements intérieurs n'en finissaient pas. Il a fallu trois ans pour que ce corps trouve son rythme propre.

Q.: Pouvons-nous comprendre comment cela vous est arrivé, à vous?

U.G.: Non.

Q.: Pouvons-nous comprendre ce qui s'est passé?

U.G.: Vous pouvez lire le compte rendu des événements de ma vie, c'est tout. Un jour, à l'époque de mon 49e anniversaire, quelque chose s'arrêta; le lendemain, nouveau changement; et ainsi de suite. Il existe une description des événements. Quel intérêt ce document présente-t-il pour vous? Aucun. Par contre, la communication d'informations de ce genre constitue un danger sérieux: peut-être serez-vous enclin à simuler les manifestations extérieures. Croyez-moi ou non, on trouve des personnes qui le font et elles s'imaginent ensuite qu'il leur est arrivé quelque chose. Quant à moi, je me comportais normalement. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. Etrange situation que la mienne! Laisser un enregistrement ne sert à rien: les gens ne feront que simuler les phénomènes, alors que mon état est absolument naturel.

(D'après les témoignages de ses amis, U.G. présentait, dans les régions supérieures et inférieures du torse, ainsi qu'au cou et à la tête - là où les maîtres indiens situent les "chakras" - des "gonflements" de formes et de couleurs diverses. Ces symptômes n'apparaissaient que par intermittence. Au bas de l'abdomen, les gonflements étaient horizontaux et s'étiraient en forme de cigare. Il y avait au-dessus du nombril un gonflement dur et en forme d'amande. On pouvait

observer au milieu de la poitrine, sous la forme d'un grand médaillon, une grosseur dure et bleuâtre; elle était surmontée par un médaillon plus petit, rouge et brun, à la base de la gorge. Ces deux "médaillons" semblaient suspendus à une enflure plus mince qui entourait complètement le cou: cette sorte de collier aux couleurs multiples - bleu, brun, jaune pâle - faisait penser aux images traditionnelles des dieux hindous. Les gonflements présentaient d'autres similitudes avec l'art religieux de l'Inde: la tête de U.G., avec son cou gonflé, semblait posée sur la tête d'un cobra, comme dans les représentations traditionnelles de Civa; au-dessus du nez, la peau enflée et blanche dessinait une fleur de lotus; tous les vaisseaux sanguins du visage étaient dilatés, formant des motifs comparables à ceux que l'on voit de manière stylisée sur les têtes statufiées de Bouddha. Rappelant les cornes de Moïse et des mystiques taoïstes, deux excroissances coniques et dures apparaissaient périodiquement sur le front. Les artères du cou, dilatées et bleues, montaient vers la tête avec des ondulations de serpent.)

Je n'aime pas me comporter en exhibitionniste, mais il se fait que vous êtes des médecins. Il y a dans le symbolisme indien l'image du cobra. Voyez-vous ces gonflements, ici? Ils prennent la forme du cobra. C'était hier la nouvelle lune. Le corps est affecté par tout ce qui se passe autour de lui: il n'est pas séparé de ce qui l'entoure. Tout événement qui se produit là se produit également ici, et il laisse une empreinte physique. Ainsi le corps est affecté par son environnement: vous ne pouvez pas l'empêcher une fois que l'armure que vous avez bâtie autour de vous a été détruite. Le corps est donc éminemment vulnérable. Au cours des phases de la lune (pleine lune, demi-lune, premier quartier...), ces gonflements prennent la forme d'un cobra. Peut-être faut-il chercher dans ces phénomènes l'origine de toute une imagerie, celle de Civa entre autres? Mais pourquoi la forme d'un cobra? Et pourquoi le gonflement se produit-il ici plutôt qu'ailleurs? J'ignore s'il y a ici des glandes ou autre chose. J'ai interrogé à ce sujet de nombreux médecins, mais personne n'a pu me fournir une réponse satisfaisante.

Il y a certaines glandes... J'en ai discuté bien des fois avec des médecins qui font des recherches sur les glandes endocrines. Ces glandes correspondent très exactement avec ce que les Indiens appellent les chakras. Il y a notamment (derrière le sternum et à la base du cou) une glande appelée thymus; elle est très active chez les enfants et leur procure des sensations extraordinaires. Mais, aux dires des spécialistes, son activité s'éteint au moment de la puberté. Lorsque le changement d'état intervient, lorsque vous vivez cette re-naissance, cette glande est automatiquement activée et les sensations réapparaissent. Je dis bien sensations, et non pensées ou émotions, et vous ressentez pour quelqu'un d'autre. Si quelqu'un se blesse là, vous le ressentez ici. Ce n'est pas une souffrance, mais il y a une sensation: automatiquement vous poussez un cri, "Ah!".

Cela m'arriva réellement, alors que je séjournais dans une plantation de café: une mère se mit à battre un enfant, un bambin. Elle était folle, folle à lier, et elle frappait si fort que l'enfant en devint tout bleu. Quelqu'un m'avait alors demandé: "Pourquoi n'intervenez-vous pas pour arrêter la mère?" Je restais là, paralysé par une profonde perplexité: "De qui dois-je prendre pitié, de la mère ou de l'enfant? Qui est responsable?" L'un et l'autre étaient dans une situation ridicule: la mère ne pouvait pas maîtriser sa colère et l'enfant était tellement démuni et innocent. Je restais plongé dans l'embarras, penchant tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, quand, un moment donné, je remarquai des marques de coups sur mon dos. C'est donc que je participais moi aussi à cet événement! (Je ne dis pas cela pour ma défense.) Un tel phénomène est possible parce que la conscience ne peut être divisée. Tout ce qui survient au-dehors vous affecte personnellement. C'est une affection, comprenez-vous. Il n'est pas question de vous ériger en juge de qui que ce soit. Une situation donnée entraîne une affection correspondante. Vous êtes affecté par tout ce qui se produit alentour.

Q.: Dans l'univers entier?

U.G.: Il est trop vaste. Je parle de tout ce qui arrive dans

votre champ de conscience. Sans doute, la conscience est potentiellement illimitée. Mais en ce qui vous concerne, je dirais que dans les limites où vous opérez - que nous n'entendrons pas à l'univers entier - ce qui affecte votre entourage, vous affecte vous aussi. A l'égard de ce qui se produit dans votre champ de conscience, vous produisez une réponse immédiate - même si à proprement parler ce n'est pas vous qui répondez.

Il y a encore d'autres glandes, fort nombreuses, notamment la glande pituitaire, le "troisième oeil", que les Indiens nomment "ajna chakra". Une fois que l'action parasitaire du mental a pris fin, cette glande prend la relève et transmet au corps ses instructions et ses ordres. Ce n'est plus le fait de la pensée: elle ne peut plus intervenir (*). (D'où, probablement, le nom de "ajna chakra". Mais je ne veux pas m'aventurer dans le domaine des interprétations.) Seulement voilà! Vous vous êtes servi de la pensée pour vous confectionner une armure et vous refusez d'être affecté par les choses.

Ici il n'y a plus personne. La pensée n'est plus utilisée comme mécanisme d'auto-protection et, dès lors, elle brûle et s'éteint. Elle subit une combustion - une ionisation (si je peux recourir à votre vocabulaire scientifique). La pensée après tout, c'est une vibration. Quand cette ionisation a lieu, la pensée se désintègre, et il arrive que le corps entier soit couvert d'une substance analogue à la cendre. Si la pensée n'est pas sollicitée du tout, votre corps en est recouvert. Qu'arrive-t-il à la pensée lorsque vous ne l'utilisez pas? Elle se consume et cette combustion produit nécessairement de l'énergie. Il en résulte que le corps est envahi par une chaleur formidable et que la peau - de la tête aux pieds - est couverte d'une substance cendreuse.

C'est là une des raisons pour lesquelles je m'exprime

(*) Au sens littéral, "ajna" signifie "directive".

en termes de physique et de physiologie. Tel que je le vois, ce phénomène n'a aucun contenu psychologique, aucun contenu mystique, aucune "tonalité" religieuse. Cela, je tiens à le signaler. Et je ne me soucie pas de savoir si vous l'acceptez ou non: c'est sans importance à mes yeux.

Ce genre de chose a dû arriver à bien des gens. Je dis volontiers que cela arrive à une personne sur un milliard, et vous êtes cette personne sur un milliard. Ce n'est pas un événement auquel on est spécialement préparé. Pour qu'il se produise, les méthodes de purification ne sont pas nécessaires, aucun "sadhana" n'est nécessaire, ni aucune préparation d'aucune sorte. La conscience est pure, et toute initiative que vous prenez avec l'intention de purifier la conscience n'a d'autre résultat que de la salir.

La conscience sait se dégorger: elle seule est à même de se purger de toute manie de sanctification ou de profanation - de toutes choses. Ce qu'il y a pour vous de plus "saint" et de plus "sacré" est encore une contamination de cette conscience. Non, ce n'est pas une question de volonté. Vos efforts et vos actes de volonté n'y peuvent rien. Il faut que les digues soient brisées, que les vannes s'ouvrent, alors le flot emporte tout. Le processus de dégorgement vous procure toutes les visions. Ce n'est ni une apparition extérieure, ni une vision intérieure; soudain, c'est vous-même, c'est la conscience entière qui prend la forme de Bouddha, Jésus, Mahavira, Mahomet, Socrate. Vous n'aurez pas la vision des "grands hommes", des meneurs politiques de l'espèce humaine - étrange! -, mais uniquement de ceux qui ont vécu ce changement.

L'une de ces "formes" était un homme de couleur et il m'était alors possible de décrire son aspect. Puis ce fut une femme: je remarquai ses seins, ses cheveux flottants. Elle était nue. Je me suis laissé dire qu'il y avait en Inde deux saintes, Akkamahadevi et Lalleswari, des femmes nues. Ainsi, tout d'un coup, vous vous retrouvez pourvu de seins et de longs cheveux flottants. Même vos organes deviennent féminins.

N'empêche qu'il reste ici une division, une distinction entre votre conscience et la forme qu'elle assume, que ce soit Bouddha, Jésus ou Dieu sait qui. Alors se répète, pour un temps, une situation déjà connue: "Comment sais-je que je suis dans cet état?" Mais la division ne persiste pas, elle s'efface, cédant la place à autre chose. On assiste donc au défilé de centaines de personnes - probablement celles qui ont vécu le même processus. Elles font partie de l'histoire: de nombreux rishis, quelques occidentaux, des moines, de nombreuses femmes ont vécu des expériences étranges. Rendez-vous compte! Tout ce que ces gens ont expérimenté fait partie de votre propre conscience! Avec un certain amusement, j'utilise parfois l'expression: "Lorsque les saints sont de sortie!", par référence au fameux hymne chrétien "Lorsque les saints font leur entrée!" ("Oh! When the Saints Go Marching In!"). Il faut qu'ils sortent; ils doivent s'évader de votre conscience où ils n'ont plus leur place, car tout cela est impureté et contamination.

Sans rien affirmer de façon catégorique, nous pouvons émettre une hypothèse: c'est probablement l'impact sur la conscience humaine de l'"explosion" des saints, des sages et des sauveurs du monde qui explique notre insatisfaction et, en quelque sorte, notre besoin d'"éclater" à notre tour. Dans cette hypothèse, tous les "êtres explosés" résideraient dans notre conscience pour nous pousser à bout. Une fois leur but atteint, ils auraient terminé leur travail et s'en iraient. Mais ce n'est là qu'une spéculation de ma part. De toutes manières, il faut que se produise cette marée intérieure qui nous lave de tout ce qui est bon et mauvais, saint et malsain, sacré et profane. Sinon votre conscience reste polluée et impure. Les bouleversements sont nombreux et ils se répètent jusqu'à ce qu'on retrouve enfin l'état de conscience primitif, primordial. Une fois que la conscience a recouvré sa pureté - de sa propre initiative, de son propre mouvement - elle est telle que rien ne peut l'affecter, que plus rien désormais ne peut la contaminer. Le passé est toujours là, mais il ne pourra plus jamais influencer vos actions.

Toutes ces visions, tous ces phénomènes se produisi-

rent au cours des trois années qui ont suivi la "calamité". Maintenant le processus est arrivé à son terme. L'état de conscience divisé ne peut plus du tout fonctionner. Il n'y a plus que la conscience indivise, celle que rien ne peut affecter. Peu importe ce qui me vient à l'esprit: une "bonne pensée", ou une "mauvaise pensée", ou le numéro de téléphone d'une prostituée de Londres... Au temps de mon errance dans cette ville, j'avais l'habitude de lire les numéros de téléphone fixés sur les arbres. Je n'avais pas envie de fréquenter les prostituées, mais les chiffres retenaient mon attention. Je n'avais rien à faire, et pas de livres à lire. L'un de ces numéros reste gravé ici; il me revient souvent à l'esprit. Peu importe ce qui me traverse la tête, du bon ou du mauvais, du sacré ou du profane. Qui est présent ici pour dire: "Ceci est bon, cela est mauvais"? Malgré mes réticences, je suis amené à parler d'"expérience religieuse" (mais pas au sens courant du terme). Cette expérience vous ramène à la source. Vous retrouver la conscience à l'état primitif, primordial. Libre à vous d'appeler cela l'état de pure conscience... ou tout autrement. Dans cet état, les événements se produisent, et il n'y a personne pour s'y intéresser, personne pour les observer. Ils vont et viennent à leur manière, et coulent comme l'eau d'un fleuve. Il en va de la conscience comme du Gange: il charrie les rejets des égouts, des cadavres à moitié carbonisés, du bon et du mauvais, tout ce qu'on peut imaginer, mais son eau reste pure.

L'épisode le plus mystérieux et le plus ahurissant de toute cette histoire, je l'ai vécu au moment où les activités sensorielles ont adopté leur cours séparément. Il n'y avait plus de coordinateur reliant les divers sens et nous avons été confrontés à des problèmes redoutables. Valentine dut subir toutes ces péripéties. En promenade, si je regardais une fleur et si je lui demandais: "Qu'est-ce que c'est que ça?", elle devait répondre: "C'est une fleur". Un peu plus loin, regardant une vache, je disais: "Et çà, qu'est-ce que c'est?". Comme un enfant, il me fallait tout réap-

prendre. ("Réapprentissage" n'est pas le mot exact: mes connaissances persistaient à l'arrière-plan, mais à cette époque elles refusaient de revenir à la surface.) Et je pensais: " Mais quelle est cette histoire de dingue!". Cependant les mots sont trompeurs, car je n'avais pas le sentiment d'être fou. J'étais un homme très sain, agissant normalement: tout se passait bien, mis à part ce questionnement inévitable et ridicule à propos de tout. Valentine s'en trouvait embarrassée autant que moi. Elle alla même consulter à Genève un éminent psychiatre. On peut même dire qu'elle s'y précipita: elle voulait comprendre à tout prix, et par ailleurs elle sentait bien qu'au fond j'étais normal. Si j'avais commis la moindre action folle, elle m'aurait quitté. Mais non, jamais! Mon comportement n'était pas fou, mais étrange: "Qu'est que ceci? Qu'est-ce que c'est que cela?", et ainsi de suite. Pour elle comme pour moi, c'en était trop. Elle se rendit donc chez ce psychiatre qui lui dit: "Sans voir le patient, je ne peux rien dire. Amenez-le moi". Pour ma part, je savais qu'il s'était passé en moi quelque chose de fantastique. Quoi, au juste? Je l'ignorais, et je dois ajouter que cela ne me tracassait nullement: "Pourquoi demander si cet animal est une vache? Vache, âne ou cheval, quelle importance?" Cette situation aberrante dura fort longtemps. Toutes mes connaissances antérieures étaient reléguées à l'arrière-plan. Il en est de même aujourd'hui, mais je ne me pose plus ces questions-là. Quand je regarde un objet, je ne sais vraiment pas ce que je regarde; c'est pour cela que je me dis en état de "non-connaissance". Une fois que vous vous trouvez dans cet état - que ce soit l'effet de la chance ou du hasard - tout phénomène arrive à sa manière. Vous êtes toujours en état de "samadhi". Il n'est plus question d'y entrer ou d'en sortir, vous y êtes en permanence. Je n'aime pas parler de "samadhi", alors je parle d'un état de non-connaissance. Et vous ne savez absolument pas ce que vous regardez.

Je n'y peux rien. Pas question de revenir en arrière. C'est irréversible! Je fonctionne d'une manière différente. (J'essaie de vous faire entrevoir mon état, tant bien que

mal. Il n'y a pas de formulation adéquate.)

En apparence il y a quelque différence. Rendez-vous compte de la difficulté que j'éprouve lorsque des gens viennent me voir: ils ne semblent pas comprendre la manière dont je fonctionne, et apparemment je ne suis pas capable de comprendre leur fonctionnement. Comment maintenir le dialogue? Nous ferions mieux de nous taire. Je parle comme un maniaque délirant! Quoi que je dise, toutes mes paroles sont inappropriées. La différence entre vous et moi? Elle est de l'épaisseur d'un cheveu! Aussi je déclare qu'il vous reste le choix entre deux possibilités: la dépression nerveuse ou la fuite.

Fondamentalement il n'y a aucune différence. D'une manière ou d'une autre - par hasard, ou par une chance exceptionnelle - ce genre d'événement se produit: à l'instant même, il ne reste plus rien de vous et de votre ancien mode de fonctionnement.

Q.: Les "réalisés" (j'insiste sur les guillemets) diffèrent-ils également entre eux?

U.G.: Oui, parce que leur arrière-plan est différent. L'arrière-plan seul a la faculté de s'exprimer: pour parler, il n'y a que lui. Les paroles qui me viennent pour décrire mon état proviennent des sédiments de mon passé: mes luttes personnelles, l'ébauche de ma voie, mon rejet de la voie suivie par les autres. Jusqu'à un certain point, l'arrière-plan peut rendre compte de ce que j'ai fait et de ce que je n'ai pas fait: au fond, il ne m'est d'aucune aide.

Q.: Mais un homme tel que vous (je regrette d'avoir à employer ces mots) est différent de nous. Nous, nous sommes pris au piège de nos pensées.

U.G.: En raison de son conditionnement propre, cet homme-ci diffère non seulement de vous, mais aussi de tous ceux qui sont censés être dans le même état que lui.

Q.: Bien que chacun de ceux qui sont censés avoir subi

l'"explosion" soit unique, il semble bien qu'il existe entre eux certains caractères communs.

U.G.: Cela, ce n'est pas mon problème. Il semble que ce soit le vôtre. Je ne me compare jamais avec personne d'autre.

Voilà tout ce qu'il y a à dire. Ma biographie est terminée et révolue. Il n'y a et il n'y aura jamais rien à y ajouter. Si les gens viennent me poser des questions, je réponds. S'ils ne le font pas, cela me laisse indifférent. Je ne suis pas établi dans le "commerce spirituel" qui prétend libérer les hommes. Je n'ai aucun message particulier à transmettre à l'humanité, sauf cette seule déclaration: tous les systèmes visant à l'illumination sont des blagues, et tous les bavardages portant sur une mutation psychologique par un approfondissement de la conscience sont des fadaises. La mutation psychologique est impossible. L'état naturel ne peut survenir qu'à la faveur d'une mutation biologique.

Epilogue

DES SAGES ET DES VOYANTS

Le saint ou mystique est un homme de seconde main qui expérimente ce dont les sages ont parlé: il n'est donc pas sorti du champ de la dualité. Par contre, les saints ou voyants fonctionnent selon le mode propre à une conscience indivise. L'expérience mystique présente l'extraordinaire avantage de ne pas être intellectuelle; elle aide ses adeptes à porter sur les choses un regard différent, à sentir et à expérimenter différemment; elle leur permet de se faire auprès des gens les interprètes des déclarations des sages et des voyants.

Le monde devrait témoigner sa gratitude aux saints plutôt qu'aux sages. S'il n'y avait eu les saints, les sages auraient été oubliés depuis longtemps. Les sages ne dépendent d'aucune autorité; leurs paroles font autorité - elles sont l'autorité même. Ce qui dicte les paroles des sages, permet également aux saints - à certains d'entre eux - de vivre des expériences, et cela devient une part de leur expérience propre. Les saints ont essayé de partager cette expérience par la musique et par d'autres choses. Mais cette expérience n'est pas de celles qu'on peut partager avec quelqu'un d'autre; ce n'est pas une expérience du tout.

Les saints fournissent des explications, aussi ne sortent-ils pas du champ de la dualité; alors que le sage ou voyant est établi dans l'état de conscience non divisée. Il ignore qu'il est un homme libre, et dès lors il ne saurait être question pour lui de libérer les autres. Il se contente d'être là, de dire, et de s'en aller. Gaudapada n'avait pas de disciples - il a refusé de livrer un enseignement à qui que ce soit. Ramana Maharshi était notre contemporain - ce qui nous a permis de le connaître un tout petit peu. Il n'a enseigné personne, n'a initié personne. Un tel homme ne dépend de l'autorité de personne. Les grands maîtres ne font appel à aucune autorité extérieure, et ils n'interprètent pas les commentaires des saints. Mais les saints vous aident à regarder le monde et à l'interpréter différemment.

Il vous est impossible de devenir un sage par une pratique spirituelle ("sadhana") quelconque; ce n'est pas en votre pouvoir. Un sage n'a pas de disciple, car son expérience n'est pas de celles qu'on peut partager. (Vous n'êtes même pas en mesure de partager avec autrui une expérience ordinaire. Vous croyez-vous capable d'expliquer à quelqu'un qui n'en aurait jamais fait l'expérience, ce qu'est l'expérience sexuelle?) Les sages et voyants sont originaux et uniques parce qu'ils se sont libérés de l'entière du passé. (Mais l'expérience mystique fait encore partie du passé.) Cela n'implique pas que pour de tels hommes le passé soit aboli: chez eux le passé est dépourvu de tout contenu émotionnel; il ne pratique plus sa "coloration" continuelle de l'action.

Voici l'essentiel: vous devez arriver à l'abandon total. Il n'y a pas de "jnana marga" (voie de la sagesse); il n'y a pas de "marga" (voie). De cet abandon total - où l'on jette et la serviette et l'éponge - résulte la sagesse ("jnana"). Je ne parle pas de l'abandon au sens ordinaire du terme; selon moi, l'abandon implique qu'il n'y a absolument rien que vous puissiez faire. Voilà l'abandon total: l'absence de tout recours, quel qu'il soit. Impossible de le susciter par l'effort ou par un mouvement quelconque de la volonté. Dans l'abandon ordinaire, l'être humain capitule devant une

chose avec l'intention secrète de mieux la conquérir ensuite. C'est pourquoi je préfère parler d'un "état d'abandon total". Dans cet abandon-là, toute espèce d'effort a pris fin, tout mouvement orienté vers l'acquisition de quoi que ce soit a pris fin. Tout désir - de ceci ou cela - est absent.

Mais d'abord et avant tout, il n'y a plus de faim. Un homme affamé fera tout et n'importe quoi pour assouvir son appétit. Même l'espoir doit être abandonné - cet espoir tenace qu'un miracle se produira, qu'une grâce exceptionnelle, venant d'on ne sait où, va descendre sur vous. S'il n'y a rien que vous puissiez faire pour apaiser votre faim, il se produira quelque chose. Tous ceux à qui ce genre de chose est arrivé ont peiné cruellement, ils ont touché le fond du fond, ils ont engagé toute la mise. Ce n'est pas facile. Ce n'est pas le genre de chose qu'on viendra vous servir sur un plateau d'argent.
